

pouvoir l'avouer ; comme elle, elle craignait de ne pas être aimée. Mais ce tourment nouveau devait bientôt faire place à une autre conviction. Marianna ignorait que chacune de ses paroles retentissait, pour la bouleverser, dans cette âme troublée, et qu'il dépendait d'elle de la faire passer involontairement de la douleur à une joie coupable. Elle continua :

—Ce que j'ai en vain cherché à savoir jusqu'à présent, vous m'aiderez peut-être à le découvrir.

—Moi ! s'écria Mme Lascourt : moi, absente depuis deux ans !

—Mais vous l'avez connu longtemps avant moi.

—Que veux-tu dire ? et que penses-tu donc ?

—Cette passion, quel qu'en soit l'objet, il l'a ressentie avant mon mariage. C'est un amour déjà ancien, soyez en sûre ; un premier amour, peut-être.

Fanny la regarda avec effroi. Ce fut à peine si elle pu prononcer, de manière à être entendue, ce peu de mots :

—Qui te porte à le croire, Marianne ?

—Il ne m'a jamais aimée : je n'ai pas perdu son cœur, il ne me l'a jamais donné ; il l'a conservé à celle qu'il aimait avant de me connaître. Ne me cachez rien ; je suis assez malheureuse pour qu'on ne craigne pas de m'affliger. Cherchez dans vos souvenirs, rappelez-vous le temps où vous le voyiez souvent, tous les jours. N'est-ce pas qu'il était déjà triste et rêveur ? N'est-ce pas que vous vous êtes aperçue à ces signes qu'il aimait quelqu'un ? Je ne vous fais pas de reproches : vous avez dû croire qu'il oublierait cette femme, et que, lorsqu'il a accepté ma main, il me rendrait heureuse. Oh ! parlez ! parlez ! je vous en conjure !

—Je ne sais rien, Marianne, répondit Mme Lascourt. Quand mon mari m'a parlé de ce mariage, j'ai dû l'approuver ; je n'avais aucune raison pour m'y opposer. M. Duveyrier méritait par sa conduite l'intérêt qu'on lui portait, et ce fut une grande joie pour ton oncle de lui donner un semblable témoignage de son estime et de son amitié. Je ne sais rien de plus. S'il m'avait fait quelque aveu, si j'avais deviné ses secrets, je n'aurais peut-être pas cru à la durée éternelle de cet amour, si toutefois il existe encore.

—Cet amour a failli lui coûter la vie.

—Qui te l'a dit ?

—Lui, dans un moment de délire, pendant une nuit où la fièvre troublait sa raison.

—Lui ! répéta Fanny en saisissant par un mouvement convulsif les mains de Marianne, égarée par la terreur et ne sachant plus si ces plaintes ne cachaient pas une accusation directe et retardée

à dessein. Lui ! tu lui as entendu prononcer le nom d'une femme !

—S'il l'avait dit devant moi, je ne l'aurais pas oublié : j'aurais bien su trouver cette femme et lui disputer le bien qu'elle m'a ravi ! Vous ne me répondez pas quand je vous dis qu'il a manqué mourir. Pourquoi ne pas m'avouer ce que vous savez ? Comment, ajouta-t-elle en attachant à son tour sur elle un regard interrogateur, comment, vous ne vous rappelez pas qu'un jour on l'a ramené ici, blessé, mourant ? Je sais cela, moi qui n'habitais pas cette maison ; et vous qui le voyiez à cette époque, vous qui demeuriez avec lui, vous l'ignorez ? Mais on a dû craindre pour sa vie, mais un jeune homme ne se bat pas, n'est pas blessé dangereusement, sans qu'on le sache, sans qu'on s'en inquiète au moins par curiosité. Oh ! dites-moi le nom de son adversaire ! c'était un parent, un frère de celle qu'il aimait ? un mari peut-être qui se vengeait ? Si c'était un mari, pourquoi Alexandre ne l'a-t-il pas tué ? Il aurait épousé cette femme ; moi, je ne l'aurais pas aimé, et je ne pleurerais pas aujourd'hui. N'est-ce pas que vous savez tout ?

—Excepté la cause de ce duel. Elle devait rester ignorée, sans doute, puisqu'il ne l'a pas dite. Mais toi, Marianne, par quelle circonstance as-tu appris ?...

—Il y a quelques mois, il était souffrant. Il ne se plaignait pas, mais souvent je le voyais pâlir tout à coup. Ce fut à cette époque que nous reçûmes la nouvelle de la mort de mon oncle. L'impression qu'il en ressentit augmenta le mal qu'il s'obstinait à taire. Malgré sa volonté, le médecin fut appelé et me dit la vérité. Une blessure dont il ne m'avait jamais parlé, une blessure dans la poitrine, près du cœur, s'était rouverte. Un soir il eut le délire ; il ne reconnaissait pas ceux qui l'entouraient ; je renvoyai tout le monde, je fis coucher le médecin dans la chambre voisine, et je restai seule auprès de lui. Il disait : — Il aurait dû me tuer !... elle m'aimait !... et elle ne peut m'appartenir !... Toute la nuit, ce furent les mêmes paroles, les mêmes regrets. Penchée sur son lit, je recueillais au passage des mots inachevés, j'attendais en tremblant un nom, il ne le prononça pas ? Il semblait que sa raison revenait par intervalles et fermant ses lèvres toutes les fois qu'elles étaient prêtes à le laisser échapper ! Le lendemain, la fièvre cessa, comme il ne eut pas que je l'avais veillé dans son transport, il ne me dit rien et put croire qu'il ne serait pas trahi.

Le jour commençait à baisser. Une demi-obscurité régnait déjà dans le boudoir. Marianne se tut et Mme Lascourt garda la silence. L'une n'avait plus rien à dire, l'autre, plus rien à apprendre. Toutes deux sondaient du même re-